

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Bande dessinée et littératures de l'imaginaire

Virginie Fournier, François Cloutier and Ariane Gélinas

Number 177, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92952ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fournier, V., Cloutier, F. & Gélinas, A. (2020). Review of [Bande dessinée et littératures de l'imaginaire]. *Lettres québécoises*, (177), 50–55.

Ces jalousies qu'on ne saurait lire

Virginie Fournier

Dans *Douleur sentimentale puante*, collectif dirigé par Sara Hébert, la jalousie est décortiquée sous toutes ses facettes peu reluisantes, chacune se montrant différemment insidieuse.

Le 7 novembre dernier, je me mêlais à une petite foule qui se pressait au deuxième étage du mythique Café Cléopâtre, haut lieu de la scène littéraire alternative. C'était le lancement de *Douleur sentimentale puante*, dernière publication de l'autrice et collagiste Sara Hébert. Artiste reconnue dans le réseau de l'édition indépendante pour ses fanzines (*Brainwashée*, *ma pitoune*, *Salade de truie* et *Fru d'la plotte*) ainsi que pour ses projets collaboratifs (la revue *Filles missiles*, les livres *Caresses magiques*), Hébert a fait sa marque en abordant de front tout ce qui concerne la sexualité et les relations amoureuses. L'humour grinçant marque la signature graphique de l'artiste, qui détourne les codes des rapports genrés en s'inspirant de l'esthétique des magazines féminins d'un autre temps pour mieux se les réapproprier grâce au collage et à la réécriture.

Pour son dernier projet, Hébert cherche à débusquer ce qui fonde et alimente la jalousie. Elle s'est ainsi entourée de huit autres artistes qui se prêtent à l'exercice de raconter un épisode bien réel de jalousie. La question du témoignage, cruciale dans la démarche féministe d'Hébert, formalise une perspective émancipatrice sur ces enjeux et permet de repenser les relations amoureuses ainsi que le rapport à la sexualité.

Juxtaposer les expériences

Les propositions pour aborder l'amour passionnel varient beaucoup dans l'ouvrage, tant dans les situations racontées que dans la forme qu'elles prennent. Certaines collaborations sont plus bigarrées : se succèdent les cartes de tarot illustrées et interprétées par Julie Delporte, la poésie de Pascale Bérubé ou encore une *playlist* commentée par Alexandre Fontaine Rousseau. D'autres artistes restent plus fidèles à l'idée que l'on se fait du témoignage et délaissent même la discipline pour laquelle ils sont reconnus au profit du récit pur : c'est le cas du bédéiste Jimmy Beaulieu et de l'autrice-compositrice-interprète Géraldine.

On peut imaginer le caractère malaisant qu'implique l'écriture de ces mises à nu : c'est gênant et vraiment pénible, la jalousie. Hébert a pourtant réussi à convaincre des artistes de son entourage de s'enfoncer dans le sujet, de se remémorer l'emprise que ce sentiment a pu avoir sur leur quotidien, leurs pensées, leur santé mentale.

Révéler son petit laid bien caché

L'objectif de *se raconter*, de révéler une véritable portion de soi – plutôt que celui d'intégrer une esthétique qui reprendrait et repousserait, dans le processus d'écriture, les motifs et les limites de la psyché jalouse – sous-tend le projet de l'ouvrage collectif. L'expérience vécue prime la construction littéraire, ce qui m'a poussée à me demander s'il était nécessaire que

les contributeurs-trices soient des artistes, car les textes ne constituent pas nécessairement un ensemble, malgré leur présentation commune dans un même format convoquant les codes des magazines et ouvrages féminins.

Sauf que ce n'était pas l'intention derrière le projet d'Hébert, dont le travail artistique s'intéresse au témoignage et à l'expérience brute. *Douleur sentimentale puante* offre, dans ce processus de mise à nu des auteurs-trices, un espace de liberté qui révèle des jalousies sans les interpréter. Il ne faut donc pas s'attendre à un ensemble lisse ; les différences dans les expériences sont mises de l'avant, et Sara Hébert a tablé sur l'authenticité des récits. L'ouvrage porte par conséquent la marque d'une démarche féministe visant à départager le vécu de ce qui est véhiculé dans les représentations, les discours sociaux ou les stéréotypes de genre.

« ça arrive et ça arrive fort »

Une autre réussite de *Douleur sentimentale puante* est de traquer sans ambages la virulence de la jalousie. Il y a une volonté de rendre des comptes, de purger quelque chose de douloureusement tenace. Dans plusieurs cas, le caractère irrationnel des comptabilités affectives que s'infligent les protagonistes des récits nous fait suivre les spirales mentales du ressenti jaloux, sans jamais perdre de vue qu'il s'agit de distorsions cognitives souvent aussi absurdes qu'abyssales.

Les artistes du collectif nous placent dans la position d'une personne jalouse : ils nous plongent dans sa douleur, mais ne l'excusent pas. D'emblée, le ton moqueur et ironique instauré par la facture graphique de l'ouvrage relativise les récits et imprègne d'une humilité bien nécessaire cette prise de parole.

On se passerait bien d'épisodes jaloux dans sa vie, mais certainement pas du regard posé par Hébert et ses comparses sur le sujet.

☆☆☆

Sara Hébert (dir.)

Douleur sentimentale puante

Montréal, Somme toute

2019, 128 p., 22,95 \$



Hash#ag

CRISTINA MONTESCU
La ballade des matrices solitaires

FELICIA MIHALI
Le tarot de Cheffersville

CRISTINA MONTESCU
LA BALLADE DES MATRICES SOLITAIRES

FELICIA MIHALI
LE TAROT DE CHEFFERSVILLE

Hash#ag

www.editionshashtag.com

LQ
critique
+ littérature

Abonnement
lettresquebecoises.qc.ca

la librairie Vaugois inc.

1300 av. Maguire
Québec, Qc
G1T 1Z3
418-681-0254

librairievaugois.com
librairie.vaugois@gmail.com

suivez-nous :

MONIA MAZIGH
Farida

MONIA MAZIGH
Farida

À travers le récit d'une femme atypique qui a su défendre son indépendance, Monia Mazigh nous fait voir avec beaucoup de réalisme le modèle patriarcal qui conditionnait la société tunisienne au siècle dernier.

400 p. 27,95 \$ | PDF et ePub

www.editionsdavid.com

David

Tendre banlieue

François Cloutier

Première tentative en bande dessinée réussie pour l'autrice Sophie Bienvenu, et encore une fois, Julie Rocheleau en met plein la vue avec ses dessins.

La romancière Sophie Bienvenu n'a jamais caché son amour presque démesuré pour la race canine. Tant dans son œuvre littéraire que dans sa vie personnelle, les chiens ont toujours tenu une place importante. Cependant, comme celui de son roman *Chercher Sam* (Cheval d'août, 2015), le chien de *Traverser l'autoroute* fait surtout surgir l'humanité chez des personnages en quête de sens. Cette fois-ci, c'est en banlieue que Bienvenu campe son action, remâchant au passage des clichés quelque peu éculés (oui, la plupart des banlieusards possèdent une tondeuse à gazon : ça commence à se savoir). Heureusement, ces lieux communs ne gâchent en rien le reste de l'album. La dessinatrice Julie Rocheleau, encensée pour son travail dans la trilogie *La colère de Fantomas* (Dargaud, 2013 à 2015) et pour l'album *Betty Boob* (Casterman, 2017), amène le récit plus loin avec un trait fin, précis et détaillé.

Vie plate

Les premières planches de l'album nous présentent André, le personnage principal. Arrivé à ce qu'il croyait être la réussite, il habite en banlieue avec sa femme, qu'il a déjà aimée, et son fils adolescent, qu'il croit avoir « raté ». En quelques dessins, le lecteur cerne le type en question. En se regardant dans le miroir, tandis qu'il se brosse les dents, André réfléchit à son existence, à ce qu'il possède. Puis sa femme, déjà au lit, lui rappelle qu'il doit aller faire pipi. Il retourne à la salle de bain, s'assoit sur le siège de la cuvette et s'exécute. C'est avec ce genre de détails que l'autrice et l'illustratrice peaufinent le personnage, qu'elles nous font cerner la personnalité de ce pauvre bougre. Il affirme que Danielle, sa femme, vit « au cas où », tout comme lui d'ailleurs.

Ces vingt-cinq planches sont une leçon de bande dessinée de Rocheleau.

Rocheleau a une fascinante manière. Son sens du découpage et du rythme rehausse les dialogues, déjà savoureux, de Bienvenu. La rencontre entre Danielle et André, sur fond de musique de The Cure, est éclatante de couleurs, tout comme la naissance de leur fils. Les lecteurs sont ensuite replongés dans la morosité, celle du fils, désabusé de sa vie amoureuse et familiale. Pour lui, son père est un con. Et vice versa. Cependant, on sent qu'ils sont unis dans cette lassitude : on voit le jeune s'examiner devant le miroir

de la salle de bain, comme son père quelques pages plus tôt, et arriver aux mêmes désolantes conclusions. Il en a assez de se faire dire comment agir, qu'on lui répète que tant qu'il demeure sous le toit familial, il doit obéir aux règles de la maison. La seule personne qui lui faisait du bien, c'était son amoureuse. Après avoir constaté le manque d'envergure du pauvre garçon, elle l'a laissé tomber. Et si on en croit le discours du garçon, le gouffre dans lequel il se trouve ne semble pas avoir de fond.

La bête

Un dimanche, alors que tout semble normal, Danielle invite sans prévenir les voisins à souper. Déjà frustré de ne pas pouvoir regarder *Tout le monde en parle* en direct, André doit retourner à Montréal chercher un gâteau et, de plus, amener son fils avec lui parce que ce dernier a une course à faire. Dire que l'ambiance est glaciale dans la voiture est un euphémisme. Sur le chemin du retour, le père et le fils passent tout près d'avoir un accident, alors qu'un chien, surgi de nulle part, les force à se ranger sur l'autoroute. Pour une raison qui nous est expliquée dans l'album, mais que je ne dévoilerai pas ici, André cherche par tous les moyens à attraper le chien, quitte à traverser l'autoroute.

Ces vingt-cinq planches sont une leçon de bande dessinée de Rocheleau. Son dessin est véritablement plus grand que nature. Son choix de cadrage et son trait nerveux dans les cases « d'action » incitent le lecteur à tourner les pages à une vitesse folle pour connaître la suite.

Le récit se clôt de façon somme toute prévisible, mais là n'est pas la force de cet album. Bienvenu a créé des personnages qui ne sortent pas de l'ordinaire, mais c'est justement ce côté quelconque qui les rend incarnés. Vouloir trouver, ou retrouver, le bonheur, c'est la quête de ce père. Dans les premières planches, il apparaît comme faible et ennuyant. Or, même s'il n'a pas vraiment évolué à la fin du livre, sa façon d'être touche le lecteur, qui comprend mieux sa motivation. Souhaitons maintenant que cette première collaboration entre l'autrice et la dessinatrice ait une suite.



☆☆☆☆

Sophie Bienvenu et Julie Rocheleau

Traverser l'autoroute

Montréal, La Pastèque

2020, 88 p., 27,95 \$

Pauvre Euripide

François Cloutier

Simon Labelle, gagnant du prix Bédélus du meilleur album pour *Le suicide de la déesse* (Mécanique générale, 2010), propose une version moderne des *Bacchantes*, d'Euripide.

Depuis son album en 2010, Labelle a fait paraître *Les dossiers Jaugins*, dans la revue *Planches*, et, sur son site web, *Ma vie en lo-fi*, qui raconte la vie d'un homme perdant graduellement l'ouïe. À mon sens, ces planches virtuelles, publiées de façon sporadique, sont peut-être ce que l'auteur a créé de plus intéressant. En effet, l'album *Le pouvoir et l'ivresse*, malgré tous les efforts et le talent de l'auteur, ne parvient guère à captiver et à toucher le lecteur.

Adaptation au pied de la lettre

L'action se déroule à Thèbes, petit village bucolique des Cantons-de-l'Est. Le maire, Vincent Penthée, père de famille et bon mari, tente par tous les moyens de faire fermer La Villa des mystères, propriété d'un certain Dionysos, qui tiendrait des activités illicites dans ce qui est considéré comme le plus beau vignoble de la contrée. Les cases présentant la réunion du maire avec ses conseillers renferment des dialogues qui semblent sortis d'une télésérie écrite par Réjean Tremblay : beaucoup trop d'informations sont divulguées dans des phrases maladroitement. On comprend que l'auteur ait voulu moderniser une œuvre antique, mais l'utilisation des noms grecs, apprêtés à toutes les sauces, devient vite lassante, le meilleur exemple étant la maison de repos baptisée Euripide.

Cette adaptation de Simon Labelle n'est malheureusement pas à la hauteur de son talent.

Quand la voiture où ont pris place Vincent, son épouse Coryphée et le petit Théo doit s'arrêter pour laisser passer une parade d'adeptes de la secte de Dionysos, à laquelle prend part le grand-père de Vincent, Cadmus, tout dérape, tant chez les habitants que dans la vie de Vincent. Sa femme se laisse tenter par le mouvement « libérateur », qui la fait sombrer dans le vice.

Le trait de crayon de Labelle est très particulier : on a parfois l'impression qu'il ne maîtrise pas tout à fait ses personnages. Certains sont difficiles à reconnaître d'une case à l'autre. Toutefois, il prend plaisir à découper ses planches avec des cases de différentes tailles. Celles donnant à voir les manifestations « d'émancipation » des femmes de la ville n'existent plus : les dessins s'entremêlent et créent une sorte de chaos. Il s'agit d'ailleurs des parties les mieux réalisées de l'album.

En revanche, certains chapitres auraient pu être raccourcis, comme celui expliquant qui était Sémélé, la mère de Dionysos. Même si le

parallèle entre Dionysos et les gourous modernes a du sens, l'auteur met en scène, dans l'ensemble du livre, des personnages trop simples : les bons d'un côté ; les méchants de l'autre ; au milieu, les influençables. Je conçois que Labelle ait voulu respecter l'histoire d'Euripide, mais il aurait pu prendre plus de liberté avec la trame originale.

Pourquoi ?

Cette question peut paraître grossière, mais c'est pourtant la première qui m'est venue à l'esprit après avoir refermé l'album. En fait, plusieurs éléments paraissent incongrus dans cette œuvre. D'abord, il y a dans *Les Bacchantes*, la tragédie d'Euripide, une intrigue riche ; cependant, elle est racontée avec Dionysos comme personnage principal ; non son cousin. Ensuite, l'intention première de Vincent, le personnage de la bande dessinée, est de préserver l'ordre dans sa ville, et il faut attendre les dernières planches pour comprendre la vengeance de Dionysos. Enfin, le titre de l'album est *Le pouvoir et l'ivresse* ; pourtant, le pouvoir de Vincent ne semble pas être le thème ici. Par ailleurs, l'auteur met davantage l'accent sur la crainte des hommes de voir leur femme se livrer à des actes qu'ils ne comprennent pas. L'ivresse des femmes ressemble plus à l'atteinte d'une extase commune qu'à une consommation trop forte d'alcool.

Il y a beaucoup d'action dans tout l'album, peut-être trop même. Lorsque certains hommes du village décident de se réunir pour régler son compte au gourou Dionysos, ce sont plutôt eux qui se font massacrer. Au lieu de nous montrer cette scène, Labelle la fait raconter par un fermier qui a été témoin de l'événement. Bien sûr, cela nous permet de voir les réactions de Vincent, mais le lecteur aurait été, à mon sens, plus impliqué dans le récit si la narration avait été plus directe. Le dénouement de l'album, porté par Agavé, la mère de Vincent, qui est à la fois monstrueux et troublant dans *Les Bacchantes*, frise ici le ridicule.

Somme toute, cette adaptation de Simon Labelle n'est malheureusement pas à la hauteur de son talent.



☆☆

Simon Labelle

Le pouvoir et l'ivresse

Montréal, Glénat Québec

2019, 200 p., 27,95 \$

Collectionner les volcans

Ariane Gélinas

Curieux choix de réunir en un livre seulement cinq nouvelles (dont l'une de 750 mots) et de qualifier l'ensemble de « recueil », lequel totalise d'ailleurs 121 pages avec d'abondants espaces blancs.

Depuis une dizaine d'années, Geneviève Blouin a pourtant signé une quarantaine de textes dans divers périodiques, dont plusieurs se seraient harmonisés sans peine au projet du *Chasseur et autres noirceurs*. Voulait-on essentiellement rééditer *Le chasseur*, nouvelle parue en 2012 aux Six Brumes, couronnée du Prix Aurora/Boréal et épousée depuis ? Les quatre autres récits doivent-ils être considérés *en marge* de l'œuvre principale ? Peut-être. Néanmoins, l'impression d'inachevé persiste, même si les histoires rassemblées sont réussies et tranchantes comme le sabre d'un samouraï.

Belle nuit pour la chasse

Le titre, *Le chasseur et autres noirceurs*, m'a rappelé celui du joli recueil *Noirceurs et autres couleurs*, de Mireille Gagné (Phoenix, 2010). Inspiration inconsciente ? Blouin, dont les parutions gravitent entre les récits noirs, les romans historiques, l'imaginaire et la littérature jeunesse, a entre autres publié une trilogie chez cet éditeur.

Une version retravaillée et bonifiée du *Chasseur* ouvre le recueil. Hugues « Le chasseur » Dussault est un champion de combat ultime autrefois adulé et qui a perdu la vue à la suite d'une joute avec son adversaire « Le puma ». Après une période de réadaptation, Hugues a appris à décoder son environnement par l'entremise de ses autres sens, aspect qui est superbement rendu dans l'histoire. Mais le protagoniste perçoit bientôt une menace inattendue : une femme énigmatique, pieds nus, la chevelure tressée de serpents, l'assaille dans une ruelle, tuant deux promeneurs infortunés. Et les meurtres se multiplient... Au fur et à mesure que se précise l'intrigue, qui allie le fantastique à l'enquête, Hugues tire parti de sa limite physique, car « voir, en combat, c'est utile, mais pas toujours nécessaire ».

Les scènes d'action, de luttes rapprochées, très bien décrites, témoignent des connaissances approfondies de Blouin sur le sujet. La sensorialité est quant à elle immersive et maîtrisée. L'écriture « cahote » un peu, peut-être parce qu'il s'agit de l'un des premiers textes publiés de l'auteure : par exemple, « ses vieux réflexes font équipe avec la panique », ou « elle a un écho de calme décision ».

Vade retro satana

La nouvelle « Le double » est un modèle en matière de déploiement du suspense. Un policier infiltré, séquestré avec un revendeur de drogues, Gueule d'Ange, tente de différer son exécution en accusant son vis-à-vis de crimes fictifs. Blouin est sans contredit à l'aise avec la violence et ses manifestations – celle-ci est le pivot de bon nombre de ses écrits.

« Démonothérapie » s'inspire d'une forme de violence originale : la possession démoniaque. L'amorce est stimulante : dans un but médical, des malades en phase terminale sont possédés par

des entités diaboliques dont « l'existence a été scientifiquement prouvée ». Les démons, avec leur terrifiante puissance, favorisent la guérison des patients une fois l'exorcisme mené à son terme. Le père Édouard est l'un des conjurateurs formés par l'Église catholique. Il est dépêché dans un hôpital, où un homme sous influence méphistophélique s'est échappé du neuvième étage. « Démonothérapie » aurait probablement gagné à prendre l'aspect d'un roman afin d'explicitier davantage les rouages et conséquences des thérapies sataniques et de moins précipiter les poursuites dans les artères de la ville. Mais le récit demeure somme toute plutôt satisfaisant et inventif.

Les deux autres textes, « Sentence incarnée » et « Le déshonneur de Meiji Jisatsu », sont succincts. Le premier, anecdotique, relate en sept cent cinquante mots la réincarnation d'un tyran qui se souvient de sa vie antérieure au moment où survient l'inévitable. Le deuxième nous immerge dans le Japon médiéval. Que s'est-il passé le troisième jour de la lune du tigre ? Un souverain veut « éclaircir, devant témoins, les circonstances de la mort de son fils ». Ce texte inédit expose l'une des facettes de l'éventail littéraire de Blouin : le récit historique réaliste. Les études de l'écrivaine dans le domaine sont perceptibles, y compris dans le travail sur la forme de l'intrigue, volontairement narrée « à l'orientale ».

Être assis au bord d'un volcan

Le chasseur et autres noirceurs réunit des textes intéressants dans un ouvrage que j'aurais souhaité plus long. Il donne toutefois accès à une brève sélection de nouvelles dans lesquelles la violence est soigneusement dépeinte. Si vous n'avez pas découvert la nouvelle *Le chasseur*, voici l'occasion idéale d'accompagner Hugues au gymnase et dans le dédale de ruelles peu recommandables en attendant le prochain recueil de Blouin. Je ne doute pas qu'il nous emporte parmi noirceurs et marécages. Prédateurs, proies ? Les deux à la fois ? Belle nuit pour la chasse, vous ne trouvez pas ?

☆☆☆

Geneviève Blouin

Le chasseur et autres noirceurs

Sherbrooke, Les Six Brumes

2020, 121 p., 25 \$



Les derniers humains

Ariane Gélinas

Je le mentionnais dans ma critique de *Rabaskabarnak*, d'Éric St-Pierre, parue dans le numéro précédent de *Lettres québécoises* : nous assistons depuis quelque temps, au Québec, à un engouement pour les œuvres postapocalyptiques.

Nous sommes actuellement au troisième et dernier stade de cette effervescence : la publication de récits drôles et parodiques sur la fin du monde. À l'instar de *Rabaskabarnak*, *Une fille pas trop poussièreuse*, de Matthieu Simard, s'inscrit dans la lignée des fictions eschatologiques qui souhaitent mettre l'humour au premier plan : le roman est d'ailleurs qualifié de « comique » en quatrième de couverture.

Avant Jeudi-Cinq

Jusqu'à ce que survienne l'apocalypse, un Jeudi-Cinq, le narrateur du roman, Matthieu Simard, écrivain, coule des heures aussi paisibles qu'ennuyantes en compagnie de sa conjointe Julie. Deux jours avant la fin du monde, les Montréalais s'approvisionnent chez Costco. Julie veut entre autres se procurer une mijoteuse, même si un modèle inutilisé trône déjà dans une armoire. S'ensuit une discussion sur les mijoteuses entre Julie et Matthieu : il s'agit sans contredit des pages les plus amusantes que j'ai lues depuis longtemps.

La deuxième mijoteuse – identique à la première – est à l'origine de la séparation du couple, puis du départ de Julie, qui quitte leur appartement en laissant à Matthieu les multiples denrées du Costco. C'est ce qui permet d'ailleurs au narrateur de survivre au moment de la fin du monde, laquelle prend l'aspect d'une « couverture de suie, partout, comme un fondant sur un gâteau cheap, qui épous[e] toutes les formes de la ville ». Matthieu peut ainsi passer des mois tapi dans son logis, seul, à s'entretenir avec Maude, la plante exotique de Julie. Maude sera en quelque sorte son premier amour postapocalyptique, puisqu'il entreprendra par la suite de lui raconter l'ensemble de ses triomphes conjugaux.

Le titre, *Une fille pas trop poussièreuse*, annonce le programme du roman, clairement énoncé en page 34 : « D'un chapitre à l'autre, ce sera la palpitante énumération de mes relations postapocalyptiques. » Car le narrateur a du succès avec ces dames osseuses et cendreuses.

Nos blessures d'apocalypse

Une fois à l'extérieur, Matthieu poursuit ses conquêtes, se ralliant d'abord à la frénésie sexuelle qui s'est emparée de l'île de Montréal, en proie à une canicule extrême. Pourtant, dès qu'on s'éloigne de la métropole, un froid arctique assaille les promeneurs transis. Est-ce crédible, un tel microcosme climatique ? J'en doute. Et ce n'est pas parce qu'on choisit la tonalité humoristique que l'on peut se permettre des invraisemblances.

Matthieu, après avoir fréquenté les gens de la Source, visite brièvement la nouvelle enclave du métro montréalais, ampute une

jeune femme aimée, avec qui il a fait connaissance sur le toit du café Les derniers humains (belle idée), puis prend la route vers l'est, en direction du fleuve. Sur le chemin, entre son logement et le Saint-Laurent, il fera des rencontres importantes qui l'amèneront à repenser son rapport au monde.

Une fille pas trop poussièreuse s'avère une sorte de roman d'apprentissage. Le narrateur, égoïste et obnubilé par sa quête de succès amoureux, est fort peu altruiste. Il deviendra une personne meilleure grâce à une rencontre assez prévisible avec un être bon, doux, rédempteur. Il en résulte une conclusion en phase avec l'ensemble du livre : bien lisse – trop en ce qui me concerne. La phrase finale renvoie au titre, ce dernier étant filé dans la totalité de l'ouvrage. Un peu programmatique, tout ça. J'aurais aimé être plus surprise par le déroulement de l'intrigue, ses idées, ses protagonistes – un personnage se prénomme même Eve...

Nous sommes les débris d'un effondrement

Matthieu Simard a une prose agile et possède indiscutablement le sens du détail signifiant, comme j'avais pu le remarquer dans *Ici, ailleurs* (Alto, 2017). *Une fille pas trop poussièreuse* ne fait pas exception à cette règle, et j'ai noté plusieurs passages dans un carnet afin de les relire ultérieurement, dont celui-ci : « Je suis davantage bois mort que saumon. » Et l'échange sur les mijoteuses est hilarant ! La plupart du temps, l'humour est maîtrisé, bien qu'inconstant par moments : « Je ne manquerais pas ça pour tout Lord Durham. » Hum ! Hum ! Julie l'affirme formellement à Matthieu après avoir lu son manuscrit : « On dirait que t'as plogué toutes les jokes plates pis les mauvais jeux de mots que t'avais pas réussi à ploguer jusque-là. »

Il faut donc considérer *Une fille pas trop poussièreuse* pour ce qu'il veut être : un récit d'amour comique postapocalyptique. L'écrivain relève le mandat avec une plume aguerrie, même si j'aurais souhaité mieux percevoir les conséquences sociales et environnementales de l'effondrement du monde, sentir davantage la poussière du titre s'infiltrer dans les bronches.

☆☆☆

Matthieu Simard

Une fille pas trop poussièreuse

Montréal, Stanké

2019, 200 p., 22,95 \$

